

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 4 DECEMBRE, 1849.

No. 22.

### RAPPORT.

*Du comité spécial nommé pour s'enquérir des causes et de l'importance de l'émigration qui a lieu tous les ans, du Bas-Canada vers les Etats-Unis, de quelle classe de personnes, et s'il est possible, de quel nombre elle a été composée depuis les cinq dernières années, du sort des individus et des familles qui ont ainsi émigré jusqu'à présent, et des moyens les plus propres à prévenir cette émigration à l'avenir.*  
Suite.

**La première classe d'émigrés se compose des ouvriers des villes de Québec et de Montréal.** Cette classe est très nombreuse et forme, d'après les réponses au clergé pour le district de Montréal les deux tiers, et à Québec plus de la moitié de l'émigration. (1)

**Causes d'émigration.**—L'état précaire du commerce et de l'industrie dans ces deux villes depuis quelques années.—le manque de manufactures pour employer les ouvriers occupés dans les chantiers.—l'élevation des gaages aux Etats-Unis et leur diminution ici.—le manque de travaux publics que réclament impérieusement les besoins du Bas-Canada, et qui donneraient de l'emploi. *Sort à l'étranger.*—Ils se procurent de l'ouvrage dans les travaux publics, les canaux et les chemins de fer aux Etats-Unis, dans les chantiers du Maine et dans les manufactures de l'Etat de Vermont. Leurs salaires sont assez élevés, mais les dépenses sont assez considérables pour qu'ils mettent rarement de l'argent de côté. Beaucoup reviennent au très-petit nombre avec de l'argent.—Quelques-uns, d'après les témoignages recueillis par votre comité, réussissent et s'établissent honnêtement, soit comme ouvriers dans les villes, soit en achetant des terres dans l'Ouest avec le produit de leurs économies. Malheureusement le plus grand nombre tombe dans une condition sociale inférieure à celle qu'ils occupaient au Canada, et périssent souvent dans la vice et la misère. Presque toutes les familles canadiennes que l'on rencontre dans les Etats du Maine, de Vermont et de New-York, sont très pauvres.

**Seconde classe.**—Ouvriers établis dans les villages et les campagnes. **Causes d'émigration.** Nos villages sont généralement peu considérables. Les habitants sont adroits pour les arts mécaniques et exécutent eux-mêmes presque tout ce qu'ils pourraient demander à l'étranger.—les ouvriers qui s'établissent à la campagne y font peu de chose et se désolent. Manque de manufactures et de travaux qui emploieraient ces ouvriers.—C'est la classe est peu nombreuse. *Sort à l'étranger.*—Le même que celui de la classe précédente avec cette différence qu'étant généralement moins habile, elle a moins de chances de succès.

**Troisième classe.**—Personnes employées comme journaliers ou raffineurs sur l'Ottawa. **Causes d'émigration.** de pression du commerce de bois, manque d'emploi pour les travailleurs pour les raisons exposées ci-dessus. *Sort à l'étranger.*—Le plus déplorable possible. Ils n'y trouvent de l'emploi que comme

(1) On a donné plus haut un tiers à l'émigration des ouvriers sur l'émigration totale; parce que dans le district de Montréal on n'avait pu avoir tenu compte de l'émigration des jeunes gens de la campagne, et parce que l'émigration des districts des Trois-Rivières et de St. François ne doit contenir que peu d'ouvriers.

journaliers, manœuvres, chauffeurs à bord des steamboats. Quelquefois ils n'en trouvent point du tout ou ne veulent point en prendre; et ils ont recours à des moyens d'existence illicites. Ils s'affilient à la plus triste classe de la population américaine. Ayant déjà contracté de mauvaises habitudes dans leurs visites annuelles aux villes de Bytown, de Montréal et de Québec, leur moralité qui avait déjà souffert par la débâche, souffre d'une manière plus sérieuse par la perte de tout principe honnête. Beaucoup d'entre eux sont condescendants aux Etats-Unis comme le rebut de la population, et y désignent leur ancienne patrie.

**Quatrième classe.**—Jeunes gens appartenant à de bonnes familles de cultivateurs. **Causes d'émigration.**—difficulté pour les parents de se procurer des terres pour y établir leurs enfants. Taxe élevée auquel ont été tenues les terres de la couronne jusqu'à présent.—Refus de certains seigneurs de concéder les terres de leurs seigneuries à des prix raisonnables.—Exigences des grands propriétaires de terres qui imposent des conditions encore plus onéreuses que celles des seigneurs.—manque de chemins et de voie de communications.—Défaut d'instruction et d'éducation qui en résulte chez beaucoup de jeunes gens qui veulent à tout prix courir le monde.—contagion de l'exemple.—insouciance et imprévoyance de certains parents qui, même lorsqu'ils le pourraient facilement, ne s'occupent point de procurer à leurs enfants de nouvelles terres, et morcellent entre eux la ferme qu'ils ont à leur laisser. *Sort à l'étranger.*—Ces jeunes gens reviennent quelquefois avec de l'argent; plusieurs acquièrent des connaissances et de l'industrie; un grand nombre se fixe aux Etats-Unis et y vit honnêtement. La majorité cependant est dans un état d'infériorité relativement surtout à la position indépendante et honorable qu'ils pourraient occuper dans leur pays comme chefs de famille, et appartenant à cette classe de propriétaires respectables et jusqu'à présent heureuse, qu'on appelle par excellence les *habitants*. Ils s'engagent presque tous dans les manufactures, ou en qualité de garçons de ferme chez les cultivateurs américains. Beaucoup d'entre eux, malheureusement ont le même sort que ceux de la classe précédente.

**Cinquième classe.**—Les familles pauvres établies sur des terres dans les seigneuries.—**Causes d'émigration.**—Les dettes forcent ces familles à émigrer après avoir vendu elles-mêmes ou vu vendre par autorité de justice leurs terres et leur mobilier. Les mauvaises récoltes dues à la mouche à blé et à l'état arriéré de l'agriculture, quelquefois à l'imprévoyance du père de famille, le luxe disproportionné aux moyens du cultivateur et qui le fait s'endetter chez le marchand de l'endroit, souvent avides et peu scrupuleux.—la distance du marché, le manque de voies de communications, l'absence de la navigation à la vapeur qui, en rapprochant le cultivateur du marché, lui donnerait les moyens de tirer parti de ses travaux, et l'encouragerait à améliorer son système de culture.—le taux de rentes élevé, imposé par quelques seigneurs dans leurs nouvelles concessions, qui accable le cultivateur. Ces diverses causes, et dans bien des cas toutes ces causes réunies, occasionnent la misère de ces familles et par là leur émigration. *Sort à l'étranger.*—Elles y

travaillent sur les terres des cultivateurs des Etats-Unis, quelquefois dans les manufactures, souvent à des travaux grossiers, durs et peu productifs. Lorsqu'elles peuvent réaliser assez d'argent pour la vente de leurs propriétés pour se rendre dans les Etats de l'Ouest et y acheter des terres, il arrive qu'elles y prospèrent; mais leur prospérité est due au malheur, à l'énergie plus grande qu'ils montrent, à une stricte économie qu'ils n'ont pas voulu pratiquer dans leur pays, aux améliorations qu'ils ont introduites dans leur mode de culture à l'exemple de leurs voisins; et plusieurs ont avoué que s'ils avaient voulu faire les mêmes efforts et suivre la même ligne de conduite lorsqu'ils étaient au Canada, ils auraient également réussi.

**Sixième classe.**—Colons des nouveaux établissements des townships.—**Causes d'émigration.**—Manque de voies de communications ou, lorsqu'elles existent, défaut d'entretien et de réparations, insuffisance des lois de voiries. Difficultés insurmontables qui en résultent.—Le colon ne peut importer ses produits au marché ni se procurer les objets nécessaires à l'agriculture. Il lui faut tout porter à bras, traverser les savanes et les terres incultes qui appartiennent à la couronne ou à de grands propriétaires voisins. Il est isolé et sans protection; s'il a concédé d'un de ces grands propriétaires, les taxes des rentes, les charges et les réserves plus onéreuses encore que dans les seigneuries le forcent à vendre. Découragé de toutes manières, peu disposé d'ailleurs par son caractère et ses habitudes à lutter seul contre le désert, il abandonne après quelque temps un établissement qui, avec plus d'encouragement d'une part et plus de persévérance de l'autre, aurait pu devenir productif. *Sort à l'étranger.*—Le même à peu près que celui de la classe précédente.

**Septième classe.**—Habitants à leur aise qui vendent leurs terres et partent pour l'Ouest.—**Causes d'émigration.**—Mauvaises récoltes dans le Bas-Canada, depuis quelques années. Défaut d'instruction et de connaissances pratiques en ce qui concerne l'agriculture.—manque de voie de communication et de centres de population, de protection enfin pour les intérêts de l'agriculture qui n'a point de marché ou bien n'a qu'un mauvais marché.—Propagande active et intéressée faite par les émigrés déjà établis dans l'Ouest, qui veulent créer une nouvelle patrie en y attirant leurs parents, leurs amis, leurs compatriotes.—Rapports exagérés du bien-être dont on jouit dans ces contrées lointaines.—Mauvaise et inquiète, résultant de la population agricole de l'instabilité des nouvelles institutions municipales.—Déclamation des demi-savants et des égoïstes contre toute mesure de progrès fondée sur l'honneur des taxes. *Sort à l'étranger.*—Ils prospèrent généralement; mais ils n'y pas encore assez longtemps que la plupart d'entre eux se sont établis dans ces endroits pour qu'on puisse assurer que le changement leur sera définitivement avantageux. Ils est probable qu'avec les mêmes changements adoptés à leur système de culture leur condition se serait également améliorée dans leur patrie. Au dire de quelques personnes qui ont voyagé dans l'Ouest, beaucoup de Canadiens y succombent aux maladies endémiques (fièvres tremblantes et autres) qui y dominent, ou con-

tincent avant que de s'acclimater, des infirmités qui durent toute la vie.

Cette classe d'émigrés n'est devenue nombreuse que depuis deux ou trois ans; elle menace d'augmenter rapidement. Ce serait à un véritable sujet de deuil pour la province, car ceux qui la composent constituent, suivant l'heureuse expression du révérend M. Ferland, "le nerf et la richesse d'un pays."

*A continuer.*

### Les entreprises en Canada.

S'il y a beaucoup d'indices de pauvreté et de gêne dans le Canada, si nous nous sommes ressentis quelque peu de la dépression universelle du commerce, si nous avons été contrariés dans nos espérances de progrès et d'agrandissement rapide et si le retrait de la protection nous a porté un coup dont nous ne sommes pas encore tout-à-fait relevés, il n'est certainement pas justifiable de dire que ce pays n'offre de tous les côtés que "ruine et dépérissement." Il n'y a peut-être jamais eu dans le Canada plus d'entreprises publiques en voie de progrès ou en contemplation que dans le temps actuel. Nombre de compagnies se sont fait incorporer pour diverses améliorations, et nombre de cités se sont engagées pécuniairement à favoriser de grandes entreprises. Montréal espère beaucoup dans le railroad du St. Laurent et de l'Atlantique et engage son crédit pour \$125,000 en faveur de ce travail immense; la corporation des sulphiciens et celle de la compagnie des terres, imitent son exemple et prêtent également leur crédit aux directeurs de cette entreprise pour chacune \$25,000. Québec, ordinairement si timide sous ce rapport, offre de prêter \$100,000 à la compagnie qui se chargera d'ouvrir un pareil chemin à travers les forêts des townships, sur un sol riche et fertile qui n'est pas exploité à cause des difficultés des communications. Et voilà qu'une compagnie s'organise et va se faire incorporer pour accomplir ce noble projet.—La ville de Hamilton renouvelle d'énergie pour commencer le grand railroad de l'ouest; elle contribue aussi pour \$100,000 au capital de la compagnie, laissant aux autres villes intéressées et aux particuliers à se partager le reste. Des démarches ont été faites et l'hiver ne se passera pas avant que tout soit préparé; on mettra le projet à exécution et à faire avancer rapidement les travaux.—Bytown et Aylmer sont aussi entrés dans la voie des améliorations. Une compagnie vient de se former pour faire un chemin à la macadam entre les deux villes, \$2,000 ont déjà été souscrits sur le capital nécessaire et il n'y aura aucune difficulté à prélever le reste. M. John Egan, M. P. P. est à la tête de l'entreprise.—Bytown communiquera aussi très-prochainement avec Montréal par une ligne télégraphique qui est déjà bien avancée, grâce aux efforts d'une compagnie active dont M. Amund est le président. Des personnes entreprenantes et amies du progrès, dans cette même localité, M. Wm. Ross et Agar Yeilding viennent de faire acheter un magnifique pont près de Bytown, sur la rivière Rideau.—A Prescott on s'occupe aussi activement, dit-on, du railroad qui doit unir cette ville à Montréal. Le railroad de l'Industrie est maintenant terminé et en opération jusqu'au St. Laurent, et l'esprit d'entreprise de

l'hon. B. Joliette ne se bornera pas là, il veut le prolonger jusque dans le township situé en arrière de ce village. Tout cela ouvrira de nouveaux champs à l'exploitation facile des Canadiens.—Pour notre part, nous avons infiniment plus de confiance dans ces entreprises que dans la recherche de l'or à la Californie, et nous sommes sous la conviction que le pays devra beaucoup plus de reconnaissance aux directeurs de ces travaux et à tous ceux qui les encouragent qu'à ceux que l'amour de l'or a attirés sur les bords du Pacifique, pour toutes les sommes qu'ils en importeront dans son sein. Et nous pensons aussi que la spéculation des premiers sera pour eux-mêmes individuellement plus avantageuse que celle des voyageurs enchantés qui se portent en foule dans la vallée du Sacramento.

Eh n'est-ce rien pour le peuple que de fournir de l'emploi pour plusieurs millions de piastres? C'est ce que promettent les diverses entreprises dont nous venons de dire un mot.

N'oublions pas de mentionner dans ce chapitre la belle entreprise qui doit prochainement unir les eaux du St. Laurent à celles du Lac Champlain pour établir un grand commerce de transport entre les Etats de la Nouvelle-Angleterre et l'Est et l'Ouest. Déjà par anticipation, les produits de l'Ouest commencent à descendre par les canaux du St. Laurent pour arriver sur le Lac Champlain, par le Canal Chambly ou le chemin de Laprairie. Le montant des produits qui ont pris cette route par les Etats-Unis cette année est plus grand que les années précédentes. Les steamboats du Lac Champlain ont été régulièrement chargés de fleur, de potass, etc., Troy, Burlington et toutes les autres localités des environs sont maintenant tournés du côté du St. Laurent et des canaux comme la voie de transport la plus favorable possible, la moins dispendieuse. "Faites un Canal," disent les Américains, c'est ce qu'il nous faut; les canaux du St. Laurent seront préférés au Canal de l'Érie.

Notre but principal est de parler de l'entreprise des citoyens de Québec. Nous avons dit plus haut qu'une compagnie s'est formée pour demander un acte d'incorporation de la législature. Elle se nomme "Compagnie du Railroad de Québec et de Melbourne." Nous regrettons qu'on n'ait fait aucun cas de l'intéressante correspondance à ce sujet que nous avons publiée dans notre feuille du 19 du courant. Les suggestions qui y sont faites valent bien la peine d'être discutées. La personne qui nous les a adressées est dans la meilleure des positions pour en juger et elle est très compétente en cette matière. Notre correspondant suggère donc, en donnant raison de l'usage le nom de celui de "Railroad de Québec et de Sherbrooke."

La Compagnie, comme elle s'est intitulée, aura un "Capital de £350,000 en 28,000 parts de £12 1/2, chaque, avec pouvoir d'augmenter."—Voici les noms des membres de la Compagnie:

**Président.**—Peter Patterson, écrl.  
**Vice-Présidents.**—Les honorables Louis Massé, Louis Méthot, W. J. C. Benson, écrl., John Jones, écrl., F. R. Angers, écrl., Henry Lecomte, écrl.  
**Directeurs.**—P. J. O. Chauveau, M. P. P., James Bell Forsyth, David Ramsay Stewart,

### FEUILLETON.

#### Une excursion à Maniwaki (OU RIVIERE DU DESERT)

MONSIEUR L'ÉDITEUR,  
Permettez-moi de vous communiquer quelques détails, qui liront, peut être avec plaisir ceux qui s'intéressent à la Colonisation. A deux milles plus bas que Bytown, vis-à-vis les Rideaux, du côté du Septentrion, se trouve l'embouchure de la Gatineau, rivière considérable qui vient apporter le tribut de ses eaux à l'Ottawa. En remontant cette rivière, qui coule vers le midi avec la violence d'un torrent, jusqu'à la distance de 90 milles, on arrive à l'embouchure de la rivière du Désert; c'est là pour ainsi dire, qu'est le centre d'une vaste étendue de terres fertiles encore inoccupées par les Blancs; c'est là que se trouve le township de Maniwaki (terre de Marie) que le Ministre actuel vient d'accorder aux Algouquins, pour favoriser leur désir de se livrer à l'agriculture, après cinq ans de demandes répétées au gouvernement. Le gouvernement a fait droit à leur pétition, en août dernier; par une décision du conseil exécutif on a accordé 60 mille arpents de terre, et de suite on a envoyé un arpenteur sur les lieux pour mesurer et borner le nouveau township de Maniwaki. Le gouvernement ne crut pas devoir borner là sa générosité. Comme quelques bourgeois de chantiers avaient une quaran-

taine d'arpens de terre défrichés sur le dit township, il veut bien se charger d'indemniser ces messieurs, afin de laisser les sauvages seuls maîtres sur leur terrain.

Monsieur l'évêque de Bytown, qui a puissamment contribué à procurer cet avantage aux sauvages, se propose d'envoyer des missionnaires en ces lieux dès cet hiver, afin de les encourager autant que possible dans leurs travaux de défrichement.

Ce poste doit être le rendez-vous des missionnaires des sauvages, surtout pendant l'hiver; c'est là qu'ils s'affilient dans les principes de la langue Algouquine des terres destinées à évangéliser les postes Indiens d'Abitibi, de Tomis-caning, de Matawagungung, du grand Lac etc. C'est là aussi que devrait être le centre de la colonisation pour les Blancs, le 20 à 30 lieues en circonvallation au sud, au nord et surtout à l'ouest. Les terres sont généralement excellentes et encore inoccupées, et il n'y a encore en ces endroits que 60 familles Canadiennes. Je donne ces informations avec connaissance de cause, et d'après ce que j'ai vu moi-même, et d'après les nombreuses informations que j'ai pu prendre sur les lieux, de personnes capables de juger, en cette matière, et qui ont visité tous ces terrains. Aussi s'écrit-on qu'on en a vu de vastes étendues d'excellentes terres ni pu si longtemps demeurer connues seulement des gens de chantiers, d'autant plus que les Canadiens qui y étaient établis avaient toutes sortes d'avantages et autres celui de pouvoir vendre leurs produits à des prix élevés aux bourgeois de chantiers. C'est quel-

ques Canadiens de la paroisse de Ste. Scholastique sont allés visiter ces lieux; ils en sont revenus enchantés et se promettent bien de remonter, au commencement de l'hiver, avec leurs familles. Il n'y a pas de doute que quoiqu'on ne le moyen, de se procurer des provisions pour six mois ou une année, peut s'établir en ces endroits très avantageusement. Il y a bien un inconvénient, il faut l'avouer, c'est que les chemins ne sont pas encore faits pour descendre à Bytown en voiture d'été; on est forcé de se servir toujours de canots. Mais le gouvernement remédiera sans doute bientôt à cet inconvénient. Il commence à s'occuper de cette contrée qui a été jusqu'à présent, je le dire, la plus négligée de la Bas-Canada. Il est à espérer qu'il consentira à dépenser quelque argent pour la réparation des chemins et des ponts de la partie inférieure de la Gatineau, qui sont dans le plus triste état. Dans le district de Montréal, on ne peut se faire une idée juste de ce que sont les communications dans le district de l'Ottawa; il faut y voyager pour en savoir quelque chose. Pour passer sur certains ponts et descendre certaines côtes, il ne faut pas manquer de hardiesse, je dirai même de témérité; aussi, voyageant en voiture, m'est-il arrivé plusieurs fois de regretter le canot d'écorce; je m'y serais vu moins exposé à périr. Pour l'avantage des sauvages ainsi que des autres colons présents et futurs, Mgr. de Bytown enverra au commencement de l'hiver, des missionnaires qui devront résider au centre de cette vaste étendue de bonnes terres; ils visiteront régulièrement les diverses chapelles déjà bâties, au

Lac Ste. Marie, à la Visitation à 20 lieues de Bytown; en même temps qu'ils surveilleront la construction de quelques autres chapelles, au Calumet par exemple et à la Rivière du Désert.

Mais je reviens à mes chers sauvages que j'avais oubliés un moment. Ils m'avaient envoyé chercher à Bytown, dès qu'ils avaient que je voulais aller les visiter; ils n'avaient pas encore de chapelle ni de lieu convenable pour la mission, mais ils réunirent tous leurs efforts, et en quelques jours ils élevèrent de concert une chapelle provisoire d'environ 24 pieds de long; à mon arrivée elle était déjà couverte; je pus y faire les offices décentes, d'autant plus qu'ils avaient eux-mêmes orné l'intérieur avec une certaine magnificence.—Ces Sauvages chantent presque tous très bien; ils exécutent parfaitement le chant de la messe Bordelaise. Je pus dire que ces Sauvages possèdent déjà un degré assez avancé de civilisation; ils savent presque tous lire et pourraient acquérir un degré considérable d'instruction, si nous pouvions leur procurer des livres. Quant à la politesse des manières, je ne doute pas qu'ils ne soient bientôt au niveau des Blancs de plusieurs localités que j'ai eu occasion de visiter dans mes pérégrinations. Aussi, pendant les huit jours que j'ai passé au milieu d'eux, ai-je en bien des fois occasion d'admirer leur prévenance et leur délicatesse. Je logeais dans un de leurs chantiers; j'y remarquai une grande propreté. Ils avaient fait une petite cotisation pour bien recevoir leur missionnaire. En quittant Bytown, j'avais voulu faire monter des provisions. "Ah! mon père, me dit l'un de ceux

qui devaient me conduire, n'emporte rien. Nous avons à la Rivière du Désert tout ce qu'il nous faut; en effet, jamais je ne m'étais trouvé plus confortablement, dans mes missions chez les Blancs que je le fus pendant ces huit jours.

L'hiver dernier, lors d'une visite que fit Mgr. l'évêque de Bytown, accompagné de plusieurs personnes, le chef de la tribu, appelé Pakinawatik, se chargea lui seul de toutes les dépenses pendant la mission.

Ces sauvages sont accoutumés au travail, plusieurs ont déjà hiverné dans les chantiers, et ont égaré comme les blancs, à la satisfaction de leurs bourgeois, qui leur payaient des gages aussi élevés qu'à ces derniers. Pendant ma dernière mission ils ont de concert défriché une dizaine d'arpents de terre; en même temps ils ont préparé l'emplacement de la future chapelle. Elle sera sur une pointe élevée qui regarde le haut de la Gatineau, à l'embouchure de la Rivière au Désert. Si je le leur eusse permis, ils se seraient mis immédiatement à égarer le bois nécessaire à cette construction.

Connaissant leurs dispositions, leur capacité et les avantages que présente leur territoire, j'entrevois une espèce de certitude que l'œuvre de la colonisation réussira chez eux, et qu'ils passeront facilement de l'état de chasseurs à celui de cultivateurs; car cette transition regarde comme si difficile et même comme impossible chez eux, est déjà en partie opérée. Il y a donc les motifs les mieux fondés pour croire que le township de Maniwaki n'aura pas été donné en vain par le gouvernement. J'ose espérer que le gouvernement vieillira